plus de cinquante mille hommes, veulent lui fermer le chemin et attaquer ses quatorze mille soldats réduits à un état déplorable. Il peut se retirer sur Orcha et Borizow, donner la main à l'armée du duc de Bellune, et ensuité à ses autres réserves : la route lui est encore ouverte ; mais inquiet du sort de ses deux lieutenants, Ney et Davoust, il cherche, pour les sauver, à attirer vers lui tous les efforts de la grande armée russe. Le 17, avant le jour, il revient sur ses pas, et à la tête des débris de sa vieille garde, il s'avance au centre de quatre-vingt mille hommes. Là, gravissant à pied les escarpements couronnés par l'ennemi, foudroyé de trois côtés

Napoléon songeant à aller occuper la ligne de la Bérésina

par une artillerie formidable, il dirige en personne les charges les plus impétueuses. A la droite et sous les ordres du maréchal Mortier, les restes de la jeune garde, commandés par le général Roguet, quelque cent chevaux de Latour-Maubourg, une faible artillerie renforcée par celle de l'inébranlable Drouot, prêtaient dignement leur appui à tant de constance. De son côté, Claparède, avec une poignée d'homme, défendait Krasnoë contre les tentatives multipliées du général Rosen. Il ne fallait pas moins que le génie et la présence de Napoléon pour empêcher la destruction complète de notre armée. Les Russes, frappés d'admiration et de terreur, reculèrent. Voyant toutes ses combinaisons dérangées, Kutusoff suspendit les ordres par lui donnés à Tormasoff et rappela les principales troupes de Miloradowitch. Le prince d'Eckmühl profita de ce moment de relâche, et, se frayant un passage, rejoignit le quartier général. Restait le général Ney, qui avait quitté Smolensk un jour plus tard et que le généralissime d'Alexandre espérait écraser au sortir de cette ville.

En effet, l'avant-garde de Ney, au moment où elle touchait à Krasnoë, fut saluée, à portée de mitraille, par une batterie de quarante pièces, dont le feu croisait la route à travers un épais brouillerd et dominait le ravin qui lui restait à franchir. Le 15e léger, le 33e et le 40e, s'élancent et renversent la première ligne de Miloradowitch ; mais, bientôt attaqués de front par les meilleures troupes de ce général, chargés en queue par la di-

Monsieur ! bégaie Napoléon, vous êtes... un.. insolent

vision Paskewitch, à droite par les hulans de la garde, à gauche par les grenadiers de Pawlosk, et accablés sous la mitraille, le plus grand nombre périt au cris de *vive l'Empereur ! vive la France !*

Aussitôt, recueillant les débris de ces braves, Ney, s'avance en personne. Il détache quatre cents Illyriens sur le flanc gauche de l'ennemi, et lui-même, avec trois mille hommes, monte à l'assaut des hauteurs que couronnent une armée et une artillerie formidables. La première ligne des Russses est de nouveau culbutée.

Tout à coup une grêle de balles et de boulets écrase une partie de nos valeureux soldats ; le reste recule en désordre. Ney, les reforme avec calme derrière le ravin leur unique abri, et ose affronter encore les deux cents bouches à feu qui sèment la mort autour de lui. Au plus fort de cette terrible action, un officier de Miloradowitch vient le sommer de se rendre : il répond comme l'avait fait Eugène.

Tout à coup le maréchal apprend que Napoléon est parti de Krasnoë ; l'extrémité du péril lui suggère de retourner vers Smolensk, et de chercher à gagner Doubrowna par la rive droite du Dniéper. L'empereur avait deviné ce mouvement, et avant de quitter Doubrowna, il avait prescrit à Davoust, qui commandait l'arrière-garde, de rester le plus longtemps possible dans cette ville. Davoust n'attendit point assez : et, par une précipitation non moins funeste ici que l'avait été sa lenteur à Smolensk, il faillit de nouveau causer la perte de Ney.

En effet, quand celui-ci, un moment après le départ de Davoust, se présenta devant Doubrowna, il trouva le pont détruit. Il ne lui restait d'autre parti que de ten-

Napoléon regarde la flotte

er le passage du fleuve ; il le franchit, mais à travers de cruelles épreuves en abandonnant son artillerie et ses bagages. Enfin Ney et ses intrépides compagnons, au nombre de quinze cents, la plupart mutilés, approchèrent d'Orcha, après avoir fait vingt lieues en deux jours, au milieu des cosaques qui les tenaient comme assiégés.

Sur cette heureuse nouvelle, Eugène et Mortier s'étaient disputé la gloire de voler au secours de l'héroïque colonne. La joie de Napoléon, lorsqu'il apprit l'admirable retraite de Ney, éclata par des mouvements du cœur et par des paroles qui retentiront dans la postérité.

A Doubrowna, que Napoléon était parvenu à occuper avant l'ennemi, le ciel s'adoucit, notre position devint meilleure, les vivres arrivèrent : nous trouvâmes des abris dans un pays habité. Orcha nous offrit ses magasins assez abondants, un équipage de pont de